

Compte-rendu

Omer Massoumou (sous la direction de), *La marginalité en République du Congo. contextes et significations*, Paris, l'Harmattan, 2006, 218 p.

Les treize contributions qui charpentent cet ouvrage d'une densité remarquable élaboré autour d'Omer Massoumou, résumant en quelque sorte, les préoccupations africaines d'un concept de *marginalité* centré non pas sur « l'acceptation ou l'appropriation de l'autre », mais de « son rejet ». Cette « masse critique » qui s'est voulue à l'origine « linguistique » s'est donnée en plus pour objectif de questionner les « rapports du français avec les langues congolaises ». Projet ambitieux certes, qui a immédiatement dilaté et dynamité l'horizon de la recherche à d'autres perspectives dans le cadre de ce que l'auteur a appelé lui-même une « dynamique pluridisciplinaire » dont les différentes sémiotiques (catégorisations, mise en mots ou en discours...) devraient contribuer à la valorisation. C'est sans doute cette logique pluridisciplinaire mesurable dans toute sa « complexité » qui a prévalu lors de la construction architecturale¹ des cinq chapitres de cet ouvrage qui, malgré les disproportions malheureuses, présente néanmoins un attrait visuel et argumentatif qui coule dans la cohérence des interstices des articles et transpire dans les pores des lignes au fur et à mesure qu'on égrène les pages.

Les trois contributions du premier chapitre traitent dans l'ensemble de la marginalité comme fait d'écriture, et donc de style (un *stylème*), qui participe à l'élaboration d'une *littéarité singulière* chez trois auteurs : Alain Mabanckou, Emmanuel Dongala et Maxime Ndebeka. Cette « poétique » du marginal et de la marginalité qui construit une (*sémio*)stylistique de la rupture et de la discontinuité opérée par la littérature congolaise du début du XXI^e s. est largement mise en exergue par Alpha-Noël Malonga à propos de l'écriture d'Alain Mabanckou et d'Emmanuel Dongala. Cette écriture qui s'inspire « des guerres » (p. 13) qui ont marqué l'histoire récente du Congo (1992-2002), s'est traduite par un « réalisme cru » qui a battu en brèche et rompu avec les canons du style des romans des années 1980. Dans ce que l'auteur appelle « le roman congolais de guerre » (p. 13), l'amour participe d'une certaine façon, de la guerre. Dans ces conditions, les amoureux qui sont confinés dans une « solitude extrême » ne « disent pas » (p. 16) leur amour, afin de procéder à la libération de l'âme, au « bannissement des entraves et de la censure au niveau de la pensée » et à l'éviction de « la crainte de l'environnement social qui s'édifie en élément d'oppression et de pression » (p. 16). Si l'amour, en effet, en « marge de la guerre » est « un langage de sens », l'amour « en guerre » participe de la « marginalisation », puisque « les conditions d'isolement » propices à son éclosion sont inexistantes, et l'« obsession de la violence » ferme les ports de l'échange en perturbant les dispositions psychologiques qui le commandent. C'est donc un amour « désérotique », « a-normal » et « a-sensuel » qui est fondé sur la

¹ La première de couverture, ainsi que les pages intérieures précédant les articles sont décorées par des tableaux issus des encres de chine de l'artiste plasticien Rémy Mongo-Etsion.

violence et la non séduction, d'autant plus que la guerre tue l'amour et l'altérité, et la « marginalisation » de l'amour comme de la guerre est synonyme de la « mort de la vie » (p. 17).

Dans le même registre de la rupture, Etienne Bellamin situe la marginalité dans un mouvement de « tension » entre exclusion et dénégation du héros et des personnages de *Les lendemains qui chantent* de Maxime Ndebeka, dans une écriture du réel considérée comme « métaphore du monde » (p. 26). L'auteur s'attaque à ce qu'il considère comme deux « figures de la marginalité sociale » (p. 27) que sont la femme et le métis mis « en marge de la société de leur temps ». Le refus du droit au respect et à la dignité de la femme par l'homme « qui a tout mis en œuvre pour lui conférer un caractère intensément marginalisant » (p. 26) apparaît ainsi comme un poncif, un topos rhétorique, bref, une stratégie discursive qui alimente la « méthode dramatique » résultant de « l'expression directe des émotions » (p. 27). Si la femme est ainsi victime d'une marginalisation clanique et sociale, le métis lui, se trouve dans l'incapacité « d'assurer son statut » (p. 31) en raison des préjugés et des clichés sociaux « extrêmement aliénants ». On notera ainsi ses « échecs successifs » à jouer le rôle de médiateur social et générationnel, non seulement du fait du « poids accablant des traditions », mais aussi et certainement du fait du « destin ou malédiction » (p. 37). C'est donc ce théâtre ou cette théâtralisation de l'échec qui amène l'auteur de l'article à une double conclusion sur la marginalité dont l'une, « involontaire », où le personnage est discriminé et ségrégué par ses attributs de l'espace communautaire, et l'autre, « volontaire », où le personnage s'engage lui-même de manière délibérée dans la marge ou la différenciation.

Abordant la musique « de variété » congolaise en rapport avec ses discontinuités thématiques et artistiques, Bienvenu Boudimbou en fait un « outil d'analyse et de connaissance », un « moyen critique » (p. 41) lui permettant d'aborder ce « grand miroir déployé sur la vie quotidienne » où se lit le « portrait éclaté » de l'homme moderne pris dans son environnement. L'auteur se donne ainsi pour objectif d'identifier « les modes d'expression de l'altérité au Congo » en y repérant « les modes opératoires de la marginalité » (p. 42) qu'il définit comme processus d'isolement, de « mise au ban » de la société de l'individu « dont le statut ou le mode de vie ne sont guère enviables ou conformes à la norme ». Parmi ces modalités, il accorde une importance particulière aux procédés de « dépersonnalisation » qui sont à la fois la perte du nom (propre) et l'acquisition de noms (pseudonymes) réifiant issus des métiers « relevant de la basse classe sociale » (p. 45), l'« auto marginalisation » et la « résignation » du handicapé physique qui rappelle tristement le « statut ontologique du paralytique chez les Bantous » (p. 47) et enfin, le « bannissement » de la femme abandonnée ou célibataire ravalée au rang de « deuxième bureau » (p. 49). L'auteur met ainsi au service de cette dépersonnalisation, le rôle de la « personne grammaticale » (notamment la première personne) et de l'*ethos discursif* (l'image de soi construite dans la musique) des artistes à travers des noms valorisants qui leur confèrent une nouvelle identité, une re-naissance en fait, et cet *ethos retravaille* perpétuellement leur *ethos prédiscursif* (l'image extérieure) nourri de préjugés discriminatifs. A cet égard, les artistes ne tardent pas à dévoiler leur filiation avec des hommes politiques ou des personnalités de renom, ou d'étaler leur culture linguistique par des citations littéraires ou

savantes, l'« auto-promotion » par des surnoms valorisants qui constituent ainsi des stratégies du « refus de la marginalité » (p. 64).

Le deuxième chapitre qui ne rompt pas avec les discontinuités poétiques, traite des ruptures et des discontinuités sémiotiques où la marginalité émerge en discours comme le fait d'une parole textualisée dans les multiples langues de la République du Congo. Les trois contributions qui le structurent visitent les diverses formes de sa mise en mots et les mécanismes de sa prise de sens. C'est d'abord Anatole Mbanga qui se propose d'interroger « l'expression de la marginalité » (p. 69) dans les pratiques langagières des locuteurs congolais, en mettant en avant la langue française qui, non seulement participe à l'expression des idées, des sentiments et des émotions, mais pose la problématique de ses usages dans l'espace francophone. En centrant ses analyses sur « les signes linguistiques » qui permettent d'exprimer la marginalité entendue comme ce qui « s'écarte ou est mis à l'écart, à la marge par rapport à une convention, une norme », l'auteur note la prédilection des locuteurs congolais pour la création verbale à travers les « jeux de changement et de métamorphose » des « noms de qualité ». Même s'il ne s'en tient qu'au « phénomène langagier en général » (p. 69) ou à des « signes linguistiques relevant de diverses catégories » (p. 71) et non à un corpus dûment constitué, il n'en demeure pas moins que dans ces généralités, l'étude balaie au passage quelques « procédés généraux » de formation lexicale, des séquences isotopiques relevant de plusieurs univers de références (politique, social, militaire) qui témoignent tous d'un « type d'organisation et de fonctionnement de la société congolaise dans ses différents angles » (p. 78). C'est bien l'aspect langagier de ce type de fonctionnement qu'aborde Edouard Ngamounsika pour rendre compte de « l'injustice » qui règne dans la « reconnaissance » des différentes variétés de la langue française. Il met en évidence les « traits saillants » qui stigmatisent la variété basilectale du français congolais considérée comme du « mauvais français » (p. 81) et marginalisé par rapport au français standard, à travers quelques catégories morpho-syntaxiques générées par des locuteurs basilectaux dans une œuvre de Sylvain Mbemba. Cette marginalité produite par la non maîtrise du standard déteint sur les rapports avec l'altérité où « le moi qui n'est pas moi vous met en marge de sa peau et vous place en bordure du groupe humain en vous poussant à la lisière de l'espace communautaire » (p. 88). Cette différenciation par l'« accent » ou la prononciation crée dans les institutions, des groupuscules qui, par leur manière de parler, instituent « une catégorisation de la vie communautaire » (p. 88) marquée par des tensions ou des fractures au sein de la communauté congolaise.

Dans le même ordre d'idées, Raphaël Mouandza à travers un corpus oral des locuteurs du kituba, une langue véhiculaire du Congo, étudie les « ressources linguistiques » (p. 91) employées pour désigner dans cette langue une personne marginale, ainsi que les « représentations » de la marginalité chez ces locuteurs. Tout en s'appuyant sur le « fonctionnalisme » développé par André Martinet et ses « disciples » (p. 91), l'auteur passe en revue les paradigmes phonologiques, morphologiques, et syntaxiques de ces productions. Il montre par exemple qu'au plan phonétique, les structures syllabiques des lexèmes (43) relevés désignant des personnes marginales laissent apparaître l'absence des monosyllabes et des structures de plus de quatre syllabes (p. 93). Au plan lexical, les noms sont organisés

en un « système de classes nominales » dont la structure et le fonctionnement trahissent des catégorisations complexes. L'analyse des représentations lui a permis de sérier trois grands paradigmes de la marginalité: sociale, sanitaire et matérielle. Au terme d'un inventaire lexical de 81 lexèmes, l'auteur conclut que l'absence d'emprunts aux autres langues induit aux « potentialités » du kituba et de sa richesse comme langue « susceptible d'exprimer les principales nuances dans le vocabulaire de la marginalité » (p. 109).

La troisième série de contributions visite, en plus des ruptures stylistiques ou poétiques, l'écologie sociale de la marginalité en rapport avec ses discontinuités, laquelle rend compte de la marginalité comme fait de société, et ses rapports à son environnement (individuel, socio-spatial, ontologique). Alphonse Makaya ouvre la série par une analyse des discours (pratiques langagières) d'une soixantaine de commerçants « frappés par la crise économique et sociale », produits pour « nommer les activités, les marchandises et les acteurs en jeu » (p. 113). Cette « stratégie linguistique » centrée sur la théorie sociologique du « champ » et de l'« arène », constitue un « parfait indicateur des relations entre les acteurs marginaux » du commerce transfrontalier, et la « dynamique sociale » (p. 114) des langues. Les mots sont considérés non seulement en fonction de « leur validité contextuelle », mais bien plus en fonction « du sens » qu'ils revêtent pour les acteurs « en marge du système » (p. 117). Ainsi, il existe un discours stigmatisant utilisé pour catégoriser les différents acteurs discriminés par rapport et dans cet espace social. Ce discours « auto-produit » (p. 128) met en avant le rapport de forces qui s'inverse au gré d'une « sociologie complexe » et révèle la pertinence d'une « économie » des échanges linguistiques au Congo. La contribution de Jean-Pierre Missié explore d'autres rapports de forces fondés non plus sur les discours des acteurs, mais sur les activités « socio-économiques » (p. 137) polarisés entre les nantis et les « exclus ». Ce rapport de forces qui s'investit dans une espèce « d'invention lexicale » propre aux marginaux montre que les mots revêtent un « caractère ambivalent » et traduisent une espèce de tension entre l'engagement et la lutte pour la survie. Cette « marginalité linguistique » inscrite dans la logique d'une sociologie de la « culture d'urgence » (p.138) s'exprime au Congo à travers un langage ou un vocabulaire qui relève du « registre de la banalité ». L'auteur à repose le problème de la maîtrise de la langue française « véhiculant une culture européenne » (p. 150) dont les guerres successives et les intempéries consécutives ont provoqué « l'hibernation », ce qui n'enlève pour autant pas le fait que la marginalité linguistique dans ce pays soit un « exutoire » qui traduise le vécu du réel et le réel du vécu d'une bonne tranche de la population que les avatars de l'économie de marché ont réduite aux « basses besognes ».

La contribution de Yvon-Norbert Gambeg qui clôt la série interroge l'anthropologie Teke, un peuple du Congo, dans le but d'y rechercher les traces et les signes d'une tradition de la marginalisation et de la marginalité, et la façon dont elle s'est inscrite dans les cosmogonies de ce peuple. En partant de trois postulats dont la tradition, l'auteur relève, chez les Pygmées par exemple, à côté des registres langagiers, deux niveaux de discrimination : Le premier niveau c'est la distinction « radicale » faite par le peuple teke entre le *mururu* (l'homme) et le *gnama* (l'animal) auxquels il attribue des vertus valorisantes ou dévalorisantes. Le

deuxième niveau qui se fait à partir des « groupes sociaux et de citoyenneté » (p. 159) oppose d'une part, les princes, les nobles, les aristocrates et le seigneurs, les *nkfumu* associés aux noms des grands fauves (léopards) qui « le demeurent la vie durant, et de père en fils », et d'autre part, les non initiés, les roturiers, les *empfuumu* qui, eux, se distinguent des esclaves, les *ayiga/ankami* relégués au bas de l'échelle. Cette nomenclature conduit l'auteur de l'article à conclure à l'existence, dans l'anthropologie teke, des « marges spécifiques » qui permettent « d'avancer un jour vers la connaissance plus approfondie des conditions juridiques et sociales des ces marginaux » (p. 164).

Le quatrième chapitre de l'ouvrage repose sur deux contributions majeures, celle de Laurent Gankama et Victor Mboundou qui pensent la marginalité en actes, c'est-à-dire en rapport avec sa pragmatique ou tout au moins ses aspects pratiques ou performatifs. Tout en situant (le droit à) la parole, et donc la langue au cœur de la réalité existentielle et ontologique, le premier auteur pose l'exercice de cette parole en même temps comme un « facteur de tension » (p. 169), de conflit et d'exclusion, et donc de marginalisation entre les hommes qui sont, au cœur de l'espace communautaire, intégrés ou discriminés en fonction de leur « appartenance à une langue ». A cet égard, les langues congolaises constituent une parfaite illustration, et la discrimination dont sont victimes les groupes ségrégués comme les Pygmées, les albinos, les fous, les femmes, les handicapés, les prostituées, les étrangers (réfugiés rwandais), etc., tire sa consistance des représentations issues des profondeurs des clivages linguistiques, ethniques, sociaux, régionaux ou sexuels. Ce « procès linguistique » (p. 171) pose avec pertinence le « défi éthique » qui repose sur la nécessité de l'acceptation de la diversité culturelle, passant elle aussi par la reconnaissance et le respect des « droits humains de chacun et de tous » (p. 173), afin que s'ouvrent au Congo les « voies du futur » et qu'émerge « un humanisme intégral et non intégriste ». Pour le second auteur, si la sexualité est avant tout, et dans la tradition de Lacan, une demande de désir, et donc un « appel à l'autre », les pratiques sexuelles sont, chez les adolescents congolais, une pratique marginale. Considérée comme une « chose » à la fois interdite et permise, sacrée et profane, dangereuse et bénéfique, la sexualité est avant tout une affaire d'« adultes » qui s'acquiert au terme « d'une longue maturation » par des conduites apprises et par des identifications aux modèles que la société impose (p. 180). A cet effet, la sexualité du jeune adolescent qui est un « non adulte » n'attire pas l'attention ou n'intéresse pas, celle-ci n'étant « autorisée » qu'à sa maturation. L'enquête menée auprès de 810 filles et 825 garçons des collèges et lycées de Brazzaville confirme les représentations de la maternité et les pratiques sexuelles marginales de ces adolescents dans une société où « tout se qui se rapporte aux sexes est tabou » (p. 181), et l'auteur conclut à la nécessité d'une éducation à la vie familiale et la « maîtrise de l'instinct » (p. 192).

Les contributions d'Omer Massoumou et de l'artiste plasticien Rémy Mongo-Etsion qui structurent le dernier chapitre de l'ouvrage posent des considérations d'ordre méthodologique à une étude de « terrain » ou du moins, des cas du concept de la marginalité. La première considération, d'ordre sociolinguistique, est issue d'une enquête de terrain sur la mise en discours de la marginalité dans les langues congolaises faite par Massoumou qui en expose la

démarche et en questionne les méthodologies. Cette enquête par questionnaire portant sur plus de 500 locuteurs, conduite et exploitée à partir de plusieurs pistes théoriques a permis à l'auteur de dresser un inventaire lexical des mots et expressions renvoyant à la marginalité dans plusieurs langues du Congo. Il en conclut que ce lexique « change de couleur en fonction de la géographie des lieux » et n'est pas spécifique à un genre ou à un âge. Mais cette enquête a exposé elle-même ses propres limites, notamment la représentativité du corpus qui « n'a pas obéi aux démarches (...) indiquées dans les études sociolinguistiques et statistiques » (p.199), ensuite le manque de « logiciels informatiques » qui auraient pu rendre plus « fines et plus approfondies » les descriptions du lexique (p. 203). La deuxième considération qui est d'ordre sémiologique interroge les couleurs et les formes (volume) de la marginalité sur quelques toiles extraites de la vaste œuvre de l'auteur de la contribution. Tout en associant la marginalité à la pauvreté et à la misère, il montre comment le « regard » de l'artiste peut faire émerger, à travers les couleurs et les volumes, une « genèse identitaire du procès de l'altérité » (p. 211) à travers « diverses instances de graduation ». Les couleurs et le volume ainsi livrés par la signature et le pinceau deviennent « signes, signifiés, signifiants et référents existentiels du dit et du non-dit » (p. 211) que l'artiste donne à voir et à lire à l'« Autre », à l'« autre regard » ou au « regard de l'Autre » qui doit pouvoir déceler dans les profondeurs de la marginalité, ses « respirations et significations », ses « attentes, ses conduites et ses aboutissements pluriels » (p. 211) en République du Congo.

En guise de conclusion, on peut dire que les contributions de cet ouvrage, si elles ont le mérite d'éclairer la marginalité, « n'apportent pas de réponses » (p. 10) aux questionnements de la marge, de la marginalisation et/ou de la marginalité. Les différentes modalités de leur mise en mots, les considérations énonciatives, rhétoriques ou pragmatiques de leur mise en discours auraient peut-être mieux pu éclairer les pistes qui pourraient émerger dans la polyphonie des sémiotiques. On comprend donc que si la cohérence architecturale autour de la « dynamique pluridisciplinaire » est la première qualité de son défaut, la cohésion autour de l'épistémologie même de la marginalité reste le défaut principal de sa qualité, et l'on peut, avec un légitime plaisir, ouvrir les pages de *La marginalité en République du Congo*.

Jean-Benoît Tsofack
Université de Dschang, Cameroun